



Pascal Commère

## Tout connaître de l'autre

*Abalamour* de Paol Keineg  
(*Le Hauts-Fonds*, 2012)

On ne sait pas nécessairement pourquoi et comment un livre de poèmes en est un. J'entends par là que la forme communément attribuée au poème ne suffit pas. Pas toujours, dira-t-on. J'en ai fini avec ces truismes. On parle. On parle autour, on brode. Ce que ne fait pas Keineg, qu'on retrouve avec ce livre regroupant quatre suites dont trois attribuées à des hétéronymes, lesquels s'essayaient chacun à une écriture, quoique partageant un ton de voix qui sert l'ensemble du même coup. En effet, qu'il s'agisse de *Le Mur de Berlin* ou *La Cueillette des mûres en Basse-Bretagne*, suite de poèmes signée Yves Dennielou, ou *Voyage d'été*, attribué à Chann Lagatu, le ton reste assez semblable malgré des écritures et mises en page qui diffèrent : suite de poèmes pour le premier, de monostiches pour le second, cette dernière forme, toute de brièveté, reprise dans la dernière partie, *Journal d'un voyage à pied le long de la rive sud de la rade de Brest en hiver*. Quoi qu'il en soit, la phrase va droit au but, à l'exception peut-être de la suite qui donne son titre au livre, sorte de carnet américain qui prend ses distances par rapport à Keineg, tel qu'on a pu le lire jusqu'alors. La phrase – ou la flèche, s'il faut parler de justesse du regard ; vitesse du trait (on pense à Jules Renard parfois) et bonheur de langue, non moins acide par instants, verdelette quand il faut : « *Tout connaître de l'autre, par la truffe, droit au cul.* » Voilà pour le grain d'une voix dont l'originalité tient à un tour de langue souvent inattendu, et toujours surprenant, qu'un regard pour le moins caustique sur le monde alentour avive.

D'autant que Keineg, de retour sur ses terres bretonnes, après pas mal d'années en Caroline du Nord, sait de quoi il parle. La Bretagne, il ne l'a jamais quittée en fait. De là qu'on ne peut le lire sans croiser en mémoire des indices désormais familiers. En premier lieu l'enfance. Une Bretagne d'après guerre, rurale et rudement, avec omniprésence de la chose religieuse jusque dans les consignes. Ce qu'on lit ici, sec et sans plus d'ironie : « *Tu ne tueras point, et tu sauras qu'ici on mange à heures fixes* ». L'éveil politique, goût de la lutte et du combat – ce qu'il en reste : « *Gueuler contre le monde n'est pas donné qu'aux goélands* », et toujours dans les mots cette attache à la langue qui « *meurt / quand les porcs se multiplient* ». Contestation pas morte ! Le séjour américain n'y changera rien. Sauf que, les années passant, le chant se fait plus bref. Au point de tenir en une phrase parfois – mais quelle phrase ! « *La vérité du monde tient largement dans une ligne.* » En fait de vérité, un maelstrom où relents du monde ancien se mêlent à ceux dont on prétend faire le nouveau. Toute une brocante, devises et dictons, croyances populaires recyclées désormais en proverbes ici improvisés. Pour autant le poème reste au cœur de la langue, serré dans les mots, comme dans le titre du livre duquel une oreille commune tire un tout autre sens que celui de l'expression dans sa langue originelle. Il n'empêche. Ironie sans doute, provocation non moins, on ne peut s'empêcher d'y entendre comme l'ombre d'un désenchantement, ce qu'illustrent l'une après l'autre ces phrases d'une seule ligne que rien ne relie, si ce n'est l'à vif d'une mémoire offerte au vent d'un pays dévasté comme le sont les pays de l'enfance. Sauf

que c'est *revenir* qui est dévasté. Hétéronymes ou non, campagne américaine, c'est toujours du Keineg. Et toujours la Bretagne, « *terre chiche / faite pour le coup de griffe* ». Comme si le poème, pays en soi, ne pouvait se décider à mourir totalement. Le poème qui, selon Keineg, ne perd rien à se passer des poètes, tant le folklore en terre d'ancêtres n'est jamais loin, prêt à nous refourguer son ballot de vieilleries. Pourtant : « *Tout n'est pas poétique dans la poésie des saisons* ».

D'un ton qui ne craint pas la dérision, Keineg l'affirme une fois de plus, revendiquant son attachement à la matière, et du même coup à la « rugueuse réalité », ce dont témoigne, selon son vœu, une écriture fragmentée qui « *ne cherche pas à faire des phrases qui glissent, mais des phrases qui grattent le papier* ». Et ce n'est pas la rumeur qui nous parvient des grands et petits faits du monde qui effacera la vérité des choses de rien, tel ce « *grand tremblement de pinces à linge dans le vent qui souffle.* » Sage païenne, un rien taoïste par instants, dont le poète tire une façon d'être qui semble empruntée au lézard, lequel fait corps avec la terre et « *par la lézarde observe le monde tel qu'il est peut-être* ». Ah, ce *peut-être* ! Tout est là.